



# **L'envoi de Paul Hermant à Edurne Rubio**

12 mai 2012, 11:00 | Paul Hermant

Chère Edurne Rubio, j'ai fait un jour cette promenade frontalière là où finit la Flandre et où commence Bruxelles à moins que ce ne soit le contraire...

Nous étions quelques-uns à marcher dans une fin d'après-midi de printemps entre Zellik et Ganshoren, dans un paysage où l'on ne rencontre que des fermes trop propres et des jardinets trop coquets.

Nous étions en périphérie, nous étions donc périphériques : en tout cas je me sentais chez les autres, chez des autres, et je tentais de me rejoindre.

Ce bucolisme travaillé, composé comme au cordeau, où les tulipes même étaient alignées comme des chiens de garde et où les clôtures trop hautes et trop massives aussi faisaient limites et marges figuraient cette étrange étrangeté dans laquelle parfois vous jette votre propre incuriosité.

Vous aviez pourtant entendu parler de BHV, mais là en le marchant, c'était bien autre chose. Vous étiez sur la carte, vous étiez dans la carte et vous entamiez un débat avec le paysage, c'était plus marquant, je vous assure que n'importe quel discours politique.

Et il faut se rendre à l'exercice de voir apparaître au sommet d'un sentier — tandis que le soleil vient de coucher ses couleurs rouges — de voir venir donc la ville, avec cette saignée lumineuse et bruyante qui, tout à coup, vous indique la fuite, la cité, la frontière, d'autres langues, d'autres limites et d'autres marges.

Vous voyez le ring qui, de là, va vers la mer. Il est bien sûr embouteillé. Le ring est une bouteille qui va se jeter dans la mer.

Le tout dessine une assez belle image de ce que peut vraiment dire une fracture, quand elle est ouverte. Celle-ci vous explose littéralement à la figure : sonore, visuelle, animale presque, monstrueuse certainement : c'est cela exactement que nous vivons toujours aujourd'hui que BHV passe au Parlement... Une saignée pleine de bruits et de fureur, et l'on en comprend quelque chose en marchant — j'ai déjà dit je pense que la promenade était pour moi une forme supérieure de la politique — : il faudrait marcher la politique.

On comprendrait alors ce que Charlotte qui guidait en bilingue notre petit groupe appelait drôlement la "chevalisation", comment il n'y a pas que des francophones en périphérie, qu'il y a aussi beaucoup de chevaux et de poneys, car la ville domestique la campagne, il y a des enjeux, certes, mais également des jeux : la capitale a besoin de parcs attractifs et la terre qu'on ne cultivera bientôt plus servira demain de centre de délasserment. C'est ça que vous voyez quand vous marchez. Une capitale et une région qui se regardent en chevaux de faïence, pour du sol, autour d'un ring qui n'a jamais si bien porté son nom.

Voilà, chère Edurne Rubio, ce que je voulais vous dire à vous qui avez choisi de voir les choses de plus haut. De prendre de la hauteur et d'être au-dessus des pavés. Avec ce regard qui — sans doute parce qu'il vient d'ailleurs, le vôtre est d'Espagne — ne nous est précisément jamais étranger. Je vous souhaite le bon jour.